

jours une distance prodigieuse entre Crébillon et Racine.<sup>1</sup> »

Est-ce à cause de cette ressemblance entre les deux tragédies que l'on a répété, au sujet de Crébillon, l'anecdote que d'Olivet rapporte de Racine et que nous avons citée ci-dessus ?<sup>2</sup> On raconte que Duvernet, célèbre anatomiste qui logeait au Jardin du Roi, jardin dont Crébillon aimait beaucoup la solitude, avait donné à ce poète une clef de tous les petits clos qu'on y voyait autrefois. Il travaillait alors à son *Rhadamiste*, et il faisait fort chaud. Comme il croyait n'être vu de personne, et qu'il s'était enfermé dans un de ces enclos, il avait quitté son habit, et, possédé de sa verve, marchait à pas inégaux et précipités, poussant de temps en temps des cris effroyables. Un jardinier, de qui il ne croyait pas être vu, et qui l'observait, persuadé, aux cris qu'il entendait, et à la violence des mouvements qu'il lui voyait faire, que Crébillon, qu'il ne connaissait pas, était un insensé, ou un homme qui avait fait quelque mauvais coup, alla sur-le-champ avertir Duvernet, qui accourut dans l'enclos où était le prétendu forcené. Il reconnut, non sans rire de la méprise du jardinier, l'auteur d'*Atrée* et d'*Électre*.

1. GEOFFROY, édition de Racine, t. III, p. 566.

2. Voy. p. 4.

FIN DE L'EXAMEN CRITIQUE DE MITHRIDATE.

NOTICE PRÉLIMINAIRE.

## IPHIGÉNIE

TRAGÉDIE

1674

## NOTICE PRÉLIMINAIRE.

L'IPHIGÉNIE D'EURIPIDE. — L'IPHIGÉNIE DE ROTROU.

Les deux dernières tragédies profanes composées par Racine ont un autre caractère que les œuvres que l'auteur a produites depuis quelques années. Elles sont empruntées, non plus à l'histoire, comme *Britannicus*, *Bérénice*, *Bajazet*, *Mithridate*, mais aux âges fabuleux de la Grèce. Racine revient aux sources où il a puisé la *Thébaïde*. Nous sommes dans le monde des demi-dieux. L'intervention de l'Olympe dans les affaires humaines se traduit en oracles, en prodiges. De là vient que ces tableaux ont une couleur plus poétique que ceux qui précèdent et que le ton s'élève parfois jusqu'à rappeler Homère, le père de toutes ces fictions. Clytemnestre, fille de Léda, invite le soleil à reculer dans sa course pour ne pas voir le sacrifice d'Iphigénie, comme il a reculé à la vue du festin servi par Atrée à son frère Thyeste :

Toi qui n'osas du père éclairer le festin,  
Recule; ils t'ont appris ce funeste chemin.

Phèdre, fille de Minos, tremble de paraître devant son père, qui « juge aux enfers tous les pâles humains. » Les deux tragédies se terminent également par un grand récit, celui d'Ulysse et celui de Théramène, qui, par l'éclat et la richesse, touche à l'épopée. Il ne faut pas, en les écoutant, perdre de vue l'origine de ces drames sans oublier, d'autre part, qu'ils étaient traduits par le poète à un nouvel Olympe, à la cour élégante et raffinée de Louis XIV.

*Iphigénie* fut représentée pour la première fois dans les fêtes célébrées à Versailles au mois d'août 1674 en l'honneur de la conquête de la Franche-Comté. Félibien a publié une relation de ces fêtes comme il avait publié une relation des fêtes de juillet 1668.<sup>1</sup> Son livret est intitulé : *Les Divertissements de Versailles donnés par le roi à toute sa cour au retour de la conquête de la Franche-Comté en l'année 1674.*<sup>2</sup> C'est dans la cinquième journée de ces fêtes, le 18 août, que la représentation d'*Iphigénie* eut lieu. Voici ce que dit Félibien : « Le théâtre avoit été dressé au bout de l'allée qui va dans l'Orangerie. La décoration représentoit une longue allée de verdure, où, de part et d'autre, il y avoit des bassins de fontaines, et d'espace en espace des grottes d'un ouvrage rustique, mais travaillé très-délicatement. Sur leur entablement régnoit une balustrade où étoient arrangés des vases de porcelaine pleins de fleurs; les bassins des fontaines étoient de marbre blanc, soutenus par des tritons dorés, et dans ces bassins on en voyoit d'autres plus élevés qui portoient de grandes statues d'or. Cette allée se terminoit dans le fond du théâtre par deux tentes qui avoient rapport à celles qui couvroient l'orchestre; et au delà paroissoit une longue allée, qui étoit l'allée même de l'Orangerie, bordée des deux côtés de grands orangers et grenadiers, entremêlés de plusieurs vases de porcelaine remplis de diverses fleurs. Entre chaque arbre il y avoit de grands candélabres et des guéridons d'or et d'azur qui portoient des girandoles de cristal, allumées de plusieurs bougies. Cette allée finissoit par un portique de marbre; les pilastres qui en soutenoient la corniche étoient de lapis, et la porte paroissoit toute d'orfèvrerie. Sur ce théâtre, orné de la manière que je viens de dire, la troupe des comédiens du roi représenta la tragédie d'*Iphigénie*, dernier ouvrage du sieur Racine, qui reçut de toute la cour l'estime qu'ont toujours eue les pièces de cet auteur. »

On lit dans *la Gazette*, sous la date de Versailles, le 24 août 1674 : « Le 18 de ce mois... le sieur de Gourville, envoyé par le prince de Condé, présenta à Sa Majesté cent sept drapeaux ou étendards qui ont été gagnés sur les Impériaux, les Espagnols et les Hollandois, en la défaite de l'arrière-garde de leur armée

1. Voyez *OEuvres de Molière*, t. V, p. 139.

2. A Paris, chez J. B. Coignard, 1674.

par ce prince, en la bataille de Senef... Le soir, Leurs Majestés, avec lesquelles étoient Monseigneur le Dauphin, Monsieur, et grand nombre de seigneurs et de dames, prirent ici, dans l'Orangerie, le divertissement d'une pièce nouvelle de théâtre intitulée *Iphigénie*, composée par le sieur Racine, laquelle fut admirablement bien représentée par la troupe royale et très-applaudie de toute la cour. »

Enfin Robinet, dans sa lettre en vers du 1<sup>er</sup> septembre 1674, s'exprime ainsi :

La très-touchante *Iphigénie*,  
Ce chef-d'œuvre du beau génie  
De Racine, ravit la cour,  
Quand elle la vit l'autre jour  
Si fidèlement récitée  
Et dignement représentée  
Par les grands acteurs de l'Hôtel.

Alors mortelle ni mortel,  
Alors et ni dieu ni déesse,  
De tous ceux qui se trouvoient là  
A ce rare spectacle-là  
Ne put onc retenir ses larmes.

Et pour lors la cour, toute pleine  
De pleureurs, fit une autre scène,  
Où l'on vit maints des plus beaux yeux,  
Voire des plus impérieux,  
Pleurer sans aucun artifice  
Sur ce fabuleux sacrifice.  
L'auteur fut beaucoup applaudi,  
Aussi vrai que je vous le di;  
Et même notre auguste sire  
L'en louangea fort, c'est tout dire.  
Ce divertissement du roi  
Sera donné, comme je croi,  
Aux chers habitants de Lutèce,  
Qui le verront avec liesse  
Pendant le quartier hivernal;  
Et moi, d'un si charmant régal  
D'avoir ma part j'ai grande envie,  
Si jusqu'alors je suis en vie.

La tragédie de Racine fut, en effet, représentée à Paris l'hiver suivant, et selon un ensemble de présomptions assez concluantes,

dans les premiers jours de l'année 1675. L'abbé d'Olivet, dans son *Histoire de l'Académie*, parlant de Michel Le Clerc, dit : « Par malheur pour lui, l'*Iphigénie* de Racine fut jouée cinq ou six mois avant la sienne. » Or nous savons par le registre de La Grange que l'*Iphigénie* de Le Clerc et Coras fut jouée au théâtre Guénégaud le 24 mai 1675. Si la pièce de Racine fut représentée à Paris dans les premiers jours de 1675, cela fait à peu près cinq mois avant la seconde *Iphigénie*. Bayle confirme ces dates en écrivant le 28 mai 1675 à M. Minutol : « L'*Iphigénie* de M. Coras se joue enfin par la troupe de Molière, après que celle de M. Racine s'est assez fait admirer à l'hôtel de Bourgogne. » Ces mots indiquent que les deux tragédies se succédèrent à peu d'intervalle.

D'autre part, il n'est pas vraisemblable que la pièce de Racine parut plus tôt à la ville. La tragédie de *Suréna*, de Pierre Corneille, fut représentée à l'hôtel de Bourgogne dans la première quinzaine de décembre 1674; tout fait présumer que *Suréna* passa avant *Iphigénie*. On a remarqué aussi que la tragédie de Racine fut imprimée en 1675 avec un privilège du roi daté du 28 janvier 1675. Les auteurs réclamaient ordinairement un privilège pour l'impression de leurs pièces après la représentation publique de celles-ci. Vous voyez qu'on peut s'en tenir, pour de bonnes raisons, à la date approximative que nous indiquons.

Racine, dans cette tragédie, luttait avec un des grands tragiques d'Athènes. Eschyle, Sophocle avaient traité le même sujet. Leurs œuvres sont perdues. Il reste l'*Iphigénie en Aulide* d'Euripide, Ἰφιγένεια ἢ ἐν Αὐλίδι, qui lui servit de modèle.

La tragédie d'Euripide s'ouvre comme celle de Racine :

AGAMEMNON.

« Vieillard, viens hors de ce palais.

LE VIEILLARD.

« Je viens; mais, ô roi Agamemnon, que médites-tu?

AGAMEMNON.

« Tu le sauras.

LE VIEILLARD.

J'accours; ma vieillesse est vigilante, et mon œil est encore vif et perçant.

AGAMEMNON.

« Quel est donc l'astre qui en ce moment s'avance dans le ciel?

LE VIEILLARD.

« Sirius, voisin des sept Pléiades, qui n'est encore qu'au milieu de sa course.

AGAMEMNON.

« On n'entend ni le chant des oiseaux, ni le bruit de la mer; les vents se taisent sur l'Euripe.

LE VIEILLARD.

« Pourquoi sors-tu si tôt de ta tente, ô roi Agamemnon? Le calme règne ici dans Aulis, et les sentinelles sont immobiles sur les remparts. Rentrons.

AGAMEMNON.

« Je te porte envie, ô vieillard! Je porte envie au mortel qui traverse, exempt de péril, une vie ignorée et sans gloire; ceux qui sont dans les honneurs, je ne puis les envier.

LE VIEILLARD.

« Et pourtant là réside l'éclat de la vie.

AGAMEMNON.

« Éclat trompeur! Les honneurs sont doux à poursuivre, mais ils sont le tourment de ceux qui les possèdent. Tantôt une infraction légère au culte des dieux bouleverse notre vie; tantôt l'opinion des hommes, si difficile à satisfaire, la rend misérable.

LE VIEILLARD.

« Je n'approuve point ce langage dans un prince, ô Agamemnon! Atrée ne t'a pas mis au monde pour jouir de tous les biens sans mélange. Tu es sujet à la joie et à la douleur, car tu es mortel; tu aurais beau t'y refuser, telle est la volonté des dieux. Cette nuit, à la lueur d'une lampe, tu traçais cette lettre que tu tiens encore entre tes mains, puis tu effaçais ce que tu venais d'écrire; tu imprimais le cachet, et tu le rompais aussitôt; puis tu jetais tes tablettes à terre, en versant des larmes abondantes; enfin, il ne te manquait rien des perplexités d'un homme en

peine en proie au délire. Quel malheur, dis-moi, quel malheur t'accable? Que t'arrive-t-il de funeste, ô roi? Allons, confie-moi tes secrets; c'est à un bon, à un fidèle serviteur que tu les diras. Car Tyndare m'a donné à ton épouse comme une partie de sa dot et m'a attaché comme un homme sûr à son service. »

Agamemnon raconte alors l'histoire d'Hélène, de Ménélas et de Paris, et comment l'armée des Grecs, enchaînée par les vents contraires, demeurant dans le port d'Aulide, Calchas avait prononcé qu'Iphigénie devait être immolée à Diane, déesse tutélaire de ces lieux. Après bien des hésitations, vaincu par les instances de son frère Ménélas, il consentit à l'horrible sacrifice. Il écrivit à Clytemnestre d'envoyer au plus tôt Iphigénie pour la donner en mariage à Achille. Mais il regrette d'avoir cédé, et il confie au vieillard la lettre qu'il écrit à Clytemnestre pour l'empêcher d'envoyer sa fille. Le vieillard objecte qu'Achille pourrait être irrité. Agamemnon ajoute qu'Achille ignore tout et ne fait que prêter son nom; il recommande à son serviteur de se hâter, de surveiller les chemins et de faire retourner Iphigénie sur Argos. Agamemnon et le vieillard se retirent. Un chœur de jeunes Eubéennes venues pour visiter le camp des Grecs raconte ce qu'elles ont vues. La différence à noter dans ce que le tragique grec nous apprend et ce que nous apprend le tragique français au début de son œuvre, c'est que, chez le premier, Achille ne connaît pas Iphigénie et ignore l'abus qu'on a fait de son nom; chez le second, Achille recherche Iphigénie et

d'un hymen si beau  
Veut dans Troie embrasée allumer le flambeau.

Le chœur se tait. Ménélas survient et arrache au messenger d'Agamemnon la lettre que celui-ci lui a remise. Le vieillard se plaint à son maître de la violence qu'on lui fait. Agamemnon et Ménélas se querellent. A la fin de leur querelle, un messenger vient annoncer l'arrivée d'Iphigénie, de Clytemnestre et du petit Oreste. A cette nouvelle, Agamemnon est saisi de douleur, Ménélas lui-même l'engage à se refuser au sacrifice de sa fille, mais Agamemnon lui fait observer combien il lui sera difficile de dérober Iphi-

génie aux impérieuses réclamations de Calchas, d'Ulysse et de toute l'armée. « Figure-toi donc Ulysse, debout au milieu des Grecs, leur révélant l'oracle de Calchas, la promesse que j'ai faite de sacrifier ma fille à Diane, et mon refus actuel. Il entraînera l'armée; les Grecs me tueront ainsi que toi et égorgeront ma fille. Si je fuis à Argos, ils m'y suivront, ils ravageront mes États et détruiront jusqu'aux murs bâtis par les Cyclopes. » Il sort. Le chœur élève de nouveau la voix. Au moment où il termine ses réflexions philosophiques, arrivent Clytemnestre, Iphigénie, le jeune Oreste endormi. Elles descendent de leur char et sont accueillies par le roi qui sort de sa tente.

IPHIGÉNIE.

« O ma mère, ne t'irrite point si je cours presser le cœur de mon père contre le mien.

CLYTEMNESTRE.

« O toi que je révère entre tous, ô roi Agamemnon! nous voici rendues à tes ordres.

IPHIGÉNIE.

« Et moi j'accours, ô mon père! Je veux te presser contre mon cœur après une si longue absence; car je brûle du désir de te voir. Ne t'en fâche pas.

AGAMEMNON.

« Eh bien, ma fille, satisfais ton désir, tu as toujours aimé ton père plus que tous les autres enfants auxquels j'ai donné le jour.

IPHIGÉNIE.

« O mon père, quelle est ma joie de te revoir après un si long temps!

AGAMEMNON.

« Il en est de même de ton père; les sentiments que tu exprimes sont aussi les miens.

IPHIGÉNIE.

« Que tu as bien fait, mon père, de m'appeler auprès de toi!

AGAMEMNON.

« Je ne sais, ma fille, si je dois m'en féliciter ou non.

IPHIGÉNIE.

« Hélas ! quels regards inquiets tu jettes sur moi après avoir paru si joyeux de me voir !

AGAMEMNON.

« Un roi, un général a bien des soucis.

IPHIGÉNIE.

« Sois à moi en ce moment et laisse là tes soucis.

AGAMEMNON.

« Mais je suis à toi tout entier, je ne songe pas à autre chose.

IPHIGÉNIE.

« Éclaircis donc ce front sourcilieux et prends un air riant.

AGAMEMNON.

« Eh bien, je me réjouis, ma fille, je me livre au plaisir de te voir.

IPHIGÉNIE.

« Et cependant des larmes s'échappent de tes yeux.

AGAMEMNON.

« Longue sera l'absence qui va nous séparer !

IPHIGÉNIE.

« Je ne comprends pas tes paroles, ô père chéri !

AGAMEMNON.

« Tu ne dois pas m'entendre, tu as raison ; plus tes paroles sont sensées, plus tu m'attendris.

IPHIGÉNIE.

« J'en dirai d'insensées, si je puis mieux t'égayer ainsi.

AGAMEMNON.

« Ah ! dieux ! je ne puis me taire... C'est bien, ma fille.

IPHIGÉNIE.

« Reste dans ta patrie, mon père, avec tes enfants.

AGAMEMNON.

« Je le voudrais ; mais je ne puis ce que je veux, et j'en gémis.

IPHIGÉNIE.

« Périssent les combats et les maux dont Ménélas est l'auteur !

AGAMEMNON.

« Ils en feront périr d'autres en me faisant périr moi-même.

IPHIGÉNIE.

« Voilà bien longtemps que vous êtes arrêté à Aulis.

AGAMEMNON.

« Encore à présent un obstacle m'empêche de faire partir l'armée.

IPHIGÉNIE.

« Où dit-on, mon père, qu'habitent les Phrygiens ?

AGAMEMNON.

« Aux lieux où plût au ciel que Pâris n'eût jamais paru.

IPHIGÉNIE.

« Tu vas donc traverser les mers et m'abandonner ?

AGAMEMNON.

« Tu viendras aussi, ma fille.

IPHIGÉNIE.

« Ah ! plût au ciel que la bienséance me permit de faire avec toi le trajet !

AGAMEMNON.

« Que demandes-tu ? Toi aussi tu auras un trajet à faire, et tu te souviendras alors de ton père.

IPHIGÉNIE.

« M'embarquerai-je avec ma mère ou partirai-je seule ?

AGAMEMNON.

« Seule, sans ton père ni ta mère.

IPHIGÉNIE.

« Est-ce que tu m'envoies dans une autre famille ?

AGAMEMNON.

« Laissons cela ; ce sont des choses que les jeunes filles ne doivent pas savoir.

IPHIGÉNIE.

« Hâte-toi, mon père, de revenir victorieux de la Phrygie.

AGAMEMNON.

« Il est un sacrifice que je dois d'abord accomplir ici.

IPHIGÉNIE.

« C'est avec les prêtres que tu dois régler cette cérémonie sacrée.

AGAMEMNON.

« Elle te regarde aussi, car tu y assisteras tout près du vase qui contient l'eau lustrale.

IPHIGÉNIE.

« Formerons-nous des chœurs de danse autour de l'autel ?

AGAMEMNON.

« Heureuse ignorance, que je te porte envie ! Rentre dans le palais, ma fille, montre-toi à tes compagnes. Donne-moi ta main, donne-moi un baiser, bien amer, puisque tu dois rester si longtemps éloignée de ton père. Quoi ! ce sein, ces joues, ces cheveux blonds... Ah ! ville des Phrygiens, ah ! Hélène, combien vous nous êtes funestes ! Mais cessons ces discours ; je sens couler mes larmes en t'embrassant. Rentre dans le palais. »

Restée seule avec Agamemnon, Clytemnestre le questionne sur l'époux destiné à sa fille et refuse énergiquement de partir avant d'avoir rempli à la noce les fonctions qui lui appartiennent. Elle définit très-nettement les attributions de chacun dans le ménage. « Mêle-toi des affaires du dehors ; mais moi, les soins intérieurs, surtout quand il s'agit du mariage de ma fille, me regardent. »

Nouvel et court intermède du chœur.

Achille paraît pour la première fois dans la tragédie grecque. Il se plaint des lenteurs d'Agamemnon. Clytemnestre survient. Achille s'étonne d'apercevoir une femme d'une si rare beauté au milieu de l'armée ; elle se fait reconnaître de lui et lui demande de mettre sa main dans la sienne, puisqu'il va être son gendre. Achille nie d'avoir jamais recherché la main d'Iphigénie. Tous deux expriment leur indignation du mensonge dont ils sont vic-

times. Le vieillard que nous avons vu dans la première scène vient leur dénoncer le sacrifice qui se prépare. Clytemnestre engage dans sa cause Achille, dont le nom a servi de leurre pour attirer la victime. Achille lui promet son aide. Ce qui l'indigne surtout, c'est qu'on l'ait traité avec si peu d'égards. Racine a suivi Euripide dans cette scène, sauf que l'intervention d'Achille est bien plus facile à déterminer chez l'auteur français, puisque le héros aime Iphigénie. Dans le tragique grec, Achille, moins bouillant, conseille à Clytemnestre de tenter encore les moyens de persuasion.

Nouvel intermède du chœur.

La scène est entre Clytemnestre et Agamemnon, puis Iphigénie, qui a été instruite du sort que son père lui destine. Dans Euripide, c'est Clytemnestre qui la première fait entendre à son époux des supplications mêlées à des menaces. Puis Iphigénie à son tour : « Mon père, dit-elle, si j'avais la parole d'Orphée, si j'avais la persuasion qui attire les rochers, si je pouvais par mes discours enchanter qui je voudrais, je m'en servais en ce moment ; mais je n'ai pour art que mes larmes, que je laisse couler devant vous. C'est par là seulement que je peux quelque chose. Laissez-moi, comme une suppliante, prosterner à vos genoux ce corps destiné à un si prompt trépas, et que ma mère a enfanté avec douleur. Ne veuillez pas que je meure avant le temps : la lumière est si douce à voir ! Ne me faites pas descendre aux ténèbres souterraines. C'est moi qui la première vous ai appelé père ; c'est moi qui, placée sur vos genoux, recevais et vous rendais vos caresses. Vous me disiez alors : « Quand te verrai-je, ma fille, heureuse et fière dans la maison d'un époux ? » Et moi je vous disais, en attachant mes mains à votre menton, comme je le fais encore en ce moment, pauvre suppliante : « Mon père, quand vous serez vieux, je vous recevrai sous l'abri de ma maison, et je vous rendrai les soins que j'ai reçus de vous. » Je me souviens encore de ces discours ; mais vous, vous les avez oubliés, puisque vous voulez que je meure. Non, mon père, au nom de Pélops et d'Atrée ! au nom de ma mère qui a tant souffert à ma naissance et qui souffre plus cruellement aujourd'hui, non ! Et qu'ai-je à faire avec les fautes de Paris ou d'Hélène ? Pourquoi Hélène m'est-elle fatale ? Regardez-moi, mon père, donnez-moi un regard

et un baiser, afin que j'aie au moins, avant de mourir, le souvenir de vous, si vous ne vous laissez pas toucher par mes paroles. — Mon frère, tu es bien faible encore pour me secourir; mais pleure avec moi, prie mon père que ta sœur ne meure pas! Voyez! les enfants sentent aussi la douleur; voyez, il vous supplie, mon père! Épargnez-moi, ayez pitié de ma vie. Vos deux enfants, l'un faible encore, et l'autre, hélas! qui a grandi pour mourir, touchent en suppliants votre menton. Mon père, je veux vous convaincre par une dernière parole: Rien n'est plus doux pour les mortels que de voir le jour. Personne ne souhaite la nuit des enfers; c'est folie que de vouloir mourir. Mieux vaut une malheureuse vie qu'une belle mort. »

Agamemnon répète encore: « Les Grecs viendront dans Argos égorger mes filles, et vous et moi-même, si je désobéis aux oracles de la déesse. »

Plaintes d'Iphigénie mêlées aux plaintes du chœur des Eubéennes. Achille paraît, suivi d'une troupe de soldats. Iphigénie veut se retirer par pudeur. Clytemnestre la fait demeurer. Achille raconte que des cris s'élèvent dans toute l'armée pour réclamer l'immolation d'Iphigénie. Il a lui-même failli être accablé de pierres. Il ne renonce pas toutefois à la défendre. Iphigénie, par une inspiration soudaine, accepte la destinée qui lui est faite. « Écoutez mes paroles: je vois, ma mère, que tu t'irrites en vain contre ton époux. Ne tentons pas l'impossible. Il est juste de louer la générosité d'Achille; mais il faut penser aussi à ne pas soulever l'animation de l'armée et à ne pas jeter notre défenseur dans la peine. Écoute donc, ma mère, ce que j'ai résolu après une réflexion sérieuse. J'ai résolu de mourir; mais je veux rendre ma mort glorieuse, en la subissant sans regret. Considère avec moi, ma mère, combien ce parti est convenable: la Grèce tout entière a maintenant les yeux sur moi; de moi seule dépend le départ de la flotte et la ruine de Troie; de moi il dépend d'empêcher à l'avenir les barbares de ravir les nobles femmes de la Grèce, en vengeant sur eux le déshonneur d'Hélène enlevée par Paris. Je les sauverai toutes en mourant; libératrice de la Grèce, ma gloire sera digne d'envie. Dois-je, après tout, tenir tant à l'existence? Tu me l'as donnée dans l'intérêt des Grecs et non pour toi seule. Une foule de guerriers armés, une

foule de rameurs, pour venger les injures de la patrie, oseront combattre et mourir pour elle, et ma vie seule serait un obstacle à tant de biens? Y a-t-il justice? Aurions-nous un mot à répondre? Enfin, pour dernière raison, faut-il que ce héros en vienne aux mains avec tous les Grecs et affronte la mort pour une femme? La vie d'un seul homme est plus précieuse que celle de mille femmes. Et si Diane veut prendre mon sang, moi, faible mortelle, pourrai-je résister à la déesse? Ce serait impossible. Je me dévoue donc à la Grèce. Immolez-moi, et allez renverser Iliion. Ses ruines seront les monuments éternels de mon sacrifice; ce seront mes enfants, mon hymen et ma gloire. Il est dans l'ordre que les Grecs commandent aux barbares, et non les barbares aux Grecs: ceux-là sont nés pour l'esclavage, ceux-ci pour la liberté. »

Achille est touché de ce noble dévouement. Il exprime l'admiration qu'il lui inspire. « Fille d'Agamemnon, dit-il, les dieux auraient fait mon bonheur s'ils t'avaient unie à moi. » Il respectera sa résolution. Cependant il se tiendra près de l'autel avec ses soldats, et si, au moment fatal, Iphigénie se repent, il volera à son secours. Iphigénie reste avec Clytemnestre qu'elle s'efforce de consoler. Puis on emmène Clytemnestre, et Iphigénie, après avoir exhorté le chœur à chanter des hymnes en l'honneur de Diane, quitte la scène à son tour. Le chœur célèbre son vertueux sacrifice.

Un messenger accourt, appelle Clytemnestre et lui fait le récit du prodige qui s'est accompli. Calchas a frappé, mais la victime a disparu, et l'on a vu à sa place une biche magnifique gisant sur la terre arrosée de son sang. Agamemnon survient, confirme ce récit, et, renvoyant Clytemnestre à Argos, annonce son départ pour Troie.

Telle est cette célèbre tragédie grecque, un des chefs-d'œuvre d'Euripide. Les réflexions que la comparaison avec la tragédie de Racine peut suggérer se trouveront dans l'*Examen critique* qui suivra cette dernière.

Lorsque le goût de l'antiquité se réveilla parmi les nations modernes, *Iphigénie en Aulide* fut un des thèmes tragiques qui se présentèrent les premiers aux poètes de la Renaissance. Le savant Érasme la traduisit en vers latins en 1524. Un Français,